

Médailles d'argent et noces de diamants

Le TRÉSOR de LOUIS RAYNEL

Contrairement à ce que laisse sous entendre le titre racoleur de cet article, M. Raynel n'est pas milliardaire. S'il a bien découvert dans sa jeunesse une quantité importante de médailles, la seule richesse qu'il en ait tirée est sans doute celle d'en conserver un souvenir précis et une grande humilité. Il a bien voulu confier quelques anecdotes à notre curiosité, histoire que vous en profitiez.

A l'origine de la rencontre avec Louis Raynel, la découverte dans les archives d'Emile Doucet (ancien maire-adjoint aujourd'hui disparu) d'un texte tapé à la machine à écrire et intitulé : « Souvenirs et anecdotes sous l'occupation allemande 1940-1944, vécus et relatés par Louis Raynel né le 18 avril 1920 à Tourlaville. »

Le document détaillé et précis, a retenu l'attention des quelques personnes qui en avaient pris connaissance car il apporte un éclairage inédit sur cette période sombre de l'histoire de Tourlaville. Nous pensions M. Raynel disparu et puis, de fil en aiguille, nous l'avons retrouvé à Cherbourg-Octeville où il réside depuis plusieurs années. Dès le premier contact, il s'est avéré que notre homme avait une excellente mémoire, des archives bien rangées et beaucoup de choses à raconter. Tout le problème consistait à faire un choix, aussi avons-nous choisi de commencer par le commencement.

« J'avais environ treize ans, disons dans les années trente, nous habitons le quartier de Pontmarais, en face des bâtiments des Flamands qui n'étaient pas encore construits bien entendu. Un jour, ma mère m'a demandé d'aller couper les ronces qui envahissaient notre terrain, après les avoir coupées, je les ai mises en tas pour les brûler. En donnant un coup de pied dans la cendre j'ai commencé à apercevoir une médaille, puis deux et puis... sept cents ! Sur le coup, j'ai pensé avoir trouvé un trésor, j'ai foncé à la maison annoncer la nouvelle à ma mère. Sa réaction ne fut pas celle que j'espérais, elle était tellement honnête qu'elle m'imposa d'aller prévenir immédiatement les gendarmes. Je leur ai montré le seau dans lequel j'avais ramassé mon trésor. Ils m'ont demandé si j'avais trouvé ça dans le seau et puis ils ont emmené les médailles pour les faire expertiser à Cherbourg. Hormis la composition du métal, rien n'a pu être précisé sur l'origine de cette médaille, ni la date de sa

fabrication. Alors, si quelqu'un a une idée... A l'époque, on m'a même suggéré de les faire fondre pour les transformer en cloche pour le cimetière ! »

Dans son récit dactylographié, Louis Raynel relate nombre d'anecdotes sur la période de l'occupation allemande. A propos du douloureux épisode de « l'avion de Bourbourg », il donne nombre de détails et relate une anecdote moins connue :

« Dès le lendemain, les occupants (surtout les services de propagande) furent sur les lieux, il y avait beaucoup de curieux et aussi un service d'ordre français avec des gendarmes de la brigade de Tourlaville, et c'est là que je fus interpellé par un copain, en ces termes : « Eh Louiso (diminutif de mon prénom) as-tu une pouque (grand sac de jute) ? » répondant affirmativement à ce copain, parfait résistant, Joseph Pouquerel, je ne savais pas à ce moment



Une des médailles que Louis Raynel découvre dans les années trente. Malgré des appels au peuple dans la presse locale, il n'a jamais réussi à connaître l'origine de ces médailles. Alors, si vous avez une idée n'hésitez pas !

que ce sac était destiné à camoufler et transporter la mitrailleuse de l'avion abattu qui avait été éjectée dans un jardin voisin. C'est au nez et à la barbe des ennemis que Joseph la transporta sur son épaule, bien sûr je n'ai fait que de l'accompagner. Je me devais de faire connaître l'acte hardi de Joseph car si nous avions été découverts il est probable que nous aurions été fusillés et cela sans jugement. Joseph possédait au domicile de ses parents à Bagatelle (alors rue Thiers, aujourd'hui rue Général Leclerc) une collection d'armes et prit une part active à l'arrivée des Américains. J'allais moi-même connaître bien des avatars avec

l'occupant, car continuant la culture du terrain situé tout autour de l'immeuble réquisitionné, j'avais avec l'occupant de fréquentes prises de bec. Les Allemands quittaient la maison de ma mère chaque soir vers 17h30/18h00 pour retourner à leur cantonnement de la Moignerie (rue Jean Goubert) en prenant bien soin de fermer les portes. Un jour pourtant, le Fedwelbel (adjudant) avait placé ses jumelles sur une barrique à cidre dans un appentis fermé, mais dans le mur il y avait un trou dit de bulin avec trois tiges de fer rond. Comme le trou était face à la barrique il suffisait de passer un manche d'outil dans la courroie de l'étui et c'en était fait des jumelles. C'est ce que fit un ouvrier agricole Gustave C, à mon insu.

De tout cela, je n'avais rien vu et c'est seulement le fait accompli que je fus mis au courant par Gustave. Bien-sûr le vol étant perpétré dans l'immeuble réquisitionné, je m'attendais à être soupçonné. Quelques jours après le vol, première alerte : un des Allemands m'appelle par une fenêtre entrouverte et me montre une grande cuisinière blanche qu'ils avaient installée dans la cuisine de ma mère. Le premier émoi passé, je lui dis en patois, que les Allemands ne comprenaient pas : « Quand tu foutras le camp tu n'auras qu'à la laissi » autrement dit « Quand tu partiras tu pourras la laisser » il me répondit : « Ya, ya fauchten » et pourtant, je suis sûr qu'il n'avait rien compris. Je retournais à mon travail et il me fallut plus d'un quart d'heure pour que les tremblements nerveux cessent.

Quelques jours plus tard, cette fois c'était sérieux. Alors que j'étais en train de ramasser des aiguillettes (espèce de haricots très fins) en compagnie de ma mère, quatre soldats en armes nous encerclèrent. Un soldat non armé servait



Louis Raynel à son domicile.

d'interprète pour ma mère qui n'était au courant de rien, mais moi j'avais compris : « On a dérobé les jumelles de notre chef, il est possible que nous vous arrêtions », ce qui fut fait dans la minute.

Ma mère suivait mais n'était pas inquiétée, j'allais subir un interrogatoire serré. Un soldat m'accusait par le truchement de l'interprète, d'avoir été la veille, c'est-à-dire le dimanche à la plage de Collignon et soutenait m'avoir vu avec les jumelles. Le Fedwelbel furieux lui disait que nous avions le double des clefs et que nous avions pénétré dans l'immeuble pour lui dérober son bien. Je niais avec force, malgré les supplications de ma mère qui pensait que j'allais être fusillé. Je reconnus être allé à la plage de Collignon mais que je n'avais qu'un harmonica, ce que confirmèrent par la suite les deux frères Burnel qui m'accompagnaient. Mieux, j'accusais le soldat Allemand de les avoir volées pour les offrir à une bonne amie. J'avais menti en niant posséder le double des clefs, ma mère les ayant conservées et en accusant l'Allemand puisque je savais que c'était Gustave C qui les avait.

Après une heure environ les Allemands me dirent que j'allais être libéré mais qu'il faudrait me rendre à l'Ortskommandantur situé place Victor Hugo, face à l'église Notre-Dame de Tournlaville, dans un local qui était auparavant un café-épicerie tenu par Melle Charlot.

Je compris alors qu'on me tendait un piège et que si je ne m'y rendais pas je serais recherché et accusé pour délit de fuite. En chemin, ma mère me questionna sur cette affaire, mais n'obtint rien de moi. Nous arrivâmes au bureau allemand où nous fîmes part à l'interprète de la raison de notre visite. C'était un marin en uniforme de la marine française.

Portrait

Était-il prisonnier ou, comme je l'ai toujours cru un Alsacien-Lorrain ?

Il prit note et me demanda de signer ma déposition et ajouta : « Je vois que vous n'êtes pas coupable, si on vous embête revenez me voir. Toutefois, rendez compte aux autorités françaises en l'occurrence la gendarmerie locale. »

Cette gendarmerie était située sur notre route, il y avait quelques marches à gravir pour entrer dans le bureau de l'adjudant Caillet et là, se trouvait Jules Lemoigne, alors maire de Tourlaville. Il était assis sur un coin du bureau et me dit : « Qu'est-ce que tu as encore fait ? » à ma réponse rien, il ajouta : « Je sais bien que c'est des cons, envoie les ch... ! » Mais l'adjudant voulait en savoir plus et me dit : « Ce n'est peut-être pas vous mais c'est peut-être vos copains ? » Et bien l'adjudant restera sur sa faim, il n'aura rien de plus, je ne parlerai pas et Gustave C pourra mourir quelques années plus tard dans son lit. Gustave a de la famille sur Tourlaville, peut-être ont-ils hérité des jumelles sans savoir qu'ils possèdent un objet qui aurait pu faire

fusiller et l'auteur du vol et un innocent. A quoi tient le destin ? »

Durant toute sa vie, Louis Raynel a collectionné les rencontres et anecdotes. Passionné de jeu, c'est sur le chantier de reconstruction de la gare maritime (1950) qu'un certain André Pignot lui apprendra comment, en deux questions, trouver l'âge et la peinture de n'importe qui. Si ce truc vous intrigue et que vous souhaitez lire l'intégrale du texte de Louis Raynel, rendez-vous sur www.mairie-tourlaville.fr.

Ce mois est important pour la famille Raynel puisque le 27 septembre prochain elle fêtera en mairie de Tourlaville les noces de diamant célébrant 60 ans de mariage. Bon anniversaire aux jeunes mariés !

TB



Une photo ancienne du quartier de Pontmarais où Louis Raynel vécut ses « aventures » relatées dans ses écrits.